

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49777

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

datesque est, au XVII^e siècle, déjà anticléricale, comme au XVIII^e siècle, ou si elle n'est que le bras séculier d'une des Églises ou si, en définitive, elle ne suit que ses propres intérêts loin de tout souci de Dieu.

Concluons ce compte-rendu par une remarque générale, qui concerne tous les pays connaissant cohabitations, coexistences et donc confrontations. Pendant très longtemps, on a cherché, non dans la vie courante, mais dans les ouvrages historiques, à éviter tout ce qui fâche en matière confessionnelle. L'historien élégant minimisait la polémique si ardente au temps de la Réforme. L'historiographie contemporaine, en soulignant à l'envie les crises et les tensions, fait opportunément jaillir tous les sujets qui fâchent comme les exactions de la religion dominante, la traversée du désert des religions minoritaires, les conversions. Elle démontre bien les difficultés à vivre ensemble, loin d'une Allemagne (ou d'une France), riante et tolérante.

Une telle démarche se justifie amplement, parce que les fonds d'archives quels qu'ils soient et donc universels, regorgent, en règle générale, de textes plus acariâtres que conciliants. On prend sa plume pour protester ou pour soulever un problème. On ne la prend pas pour écrire que tout va bien. Suivre consciencieusement les archives aboutit à un effet de trompe-l'œil. Les documents permettent-ils de saisir la vie de tous les jours? Les archives ne disent pas (ou très peu) qu'après l'enterrement d'un catholique, on invite au repas des funérailles un protestant; qu'on parle à une personne de religion juive et que l'on peut se lier d'amitié avec elle, malgré ce signe distinctif qu'elle porte; que l'on se rend service au-delà du clivage confessionnel; que l'on s'aime parfois, en dépit des extravagantes contraintes du XVII^e siècle. Il y aurait donc intérêt à contrebalancer le discours guerrier, une réalité dans les faits, par des indices de sociabilité, très rares mais pas inexistantes, qui devront de toute évidence alimenter la recherche historique future.

Remarque ultime. Le remarquable travail de Christian Plath bénéficie, pour sa parution, d'une aide financière à la fois de l'évêché d'Hildesheim et du »consistoire« protestant de Hannovre. Un exemple totalement improbable dans la France laïque et dans l'Alsace concordataire, qui mérite d'être relevé et suivi.

Claude MULLER, Colmar

Acta Pacis Westphalicae. Serie II B: Die französischen Korrespondenten, Band 6: 1647. Bearbeitet von Michael ROHRSCHEIDER, unter der Benutzung der Vorarbeiten von Kriemhild GORONZY und unter Mithilfe von Rita BOHLEN, Münster (Aschendorff) 2003, CXI-937 p., ISBN 3-402-04996-1, EUR 138,00.

Michael Rohrschneider nous donne, avec le volume 6 de la correspondance de la délégation française au congrès de Westphalie, la suite de la publication de Mme A. Tischer (Die französischen Korrespondenzen, Tome 4/2, 1 vol., 1999, CXI-975 p.), qui couvrait la période du 9 juin au 23 novembre 1646, travail poursuivi en 2002 par G. Braun avec le volume 5, 1^{ère} partie: 1646-1647 et, 2^e partie, 1647 qui couvraient la période novembre 1646 à juin 1647 et totalisaient 1691 pages. Cet ouvrage est donc la suite de l'impressionnante publication des »Acta Pacis Westphalicae«. Le lecteur français ne peut qu'admirer le travail de ces trois historiens et leur connaissance de la langue française. Il est d'autre part inutile d'insister sur la qualité de l'édition de ce volume qui ne le cède en rien aux autres ouvrages de la série: typographie particulièrement élégante, abondance et précision des notes érudites.

Les 59 pages d'introduction (p. LII-CXI) de M. Rohrschneider exposent clairement la situation de l'été 1647 où Mazarin qui croyait avoir gagné la partie, se heurta à de grosses difficultés. Sur le plan des opérations militaires, il avait cru pouvoir utiliser les Weimariens, mais les régiments de cavalerie se mutinèrent et refusèrent d'aller combattre aux

Pays-Bas espagnols. La mutinerie de l'armée de Turenne priva la France de l'avantage que lui procurait l'armistice signé à Ulm avec Maximilien de Bavière. La victoire décisive que Mazarin croyait pouvoir remporter sur l'armée du Roi Catholique, malgré la défection des Provinces-Unies, qui avaient cessé de combattre les Espagnols, ne fut donc pas au rendez-vous et les négociations de paix à Münster ne progressèrent pas autant que les Français l'avaient espéré. Un des obstacles majeurs demeurait la paix avec le royaume de Portugal, dont Philippe IV refusait obstinément de reconnaître l'indépendance et que Mazarin soutenait sans avoir pu obtenir la présence de délégués du roi de Portugal à la table des négociations.

La délégation française est au cours de l'été 1647 partagée. D'une part Abel Servien, l'homme de confiance de Mazarin, poursuit son séjour à La Haye pour sauver l'alliance franco-néerlandaise et empêcher la conclusion d'une paix séparée entre l'Espagne et les Provinces-Unies. On sait que cette mission s'est soldée par un échec car s'il obtint non sans mal la signature d'un traité de garantie le 29 juillet 1647, ce dernier ne devait jamais entrer en vigueur. Servien, s'il a sauvé les apparences, ne se fait aucune illusion sur les orientations réelles de la politique néerlandaise et les deux délégués des Provinces-Unies à Münster ont reçu les pleins pouvoirs des États généraux des Provinces-Unies. On connaît les résultats: le 30 janvier 1648, les Espagnols signèrent un traité de paix séparé avec leurs anciens sujets qui s'étaient révoltés contre le Roi Catholique 80 ans plus tôt.

D'autre part le comte d'Avaux a poursuivi les négociations avec le principal ministre de l'empereur Ferdinand III, le comte Maximilien de Trauttmansdorf jusqu'au retour de ce dernier à Vienne le 16 juillet 1647. Dorénavant les négociations entre les délégations françaises et impériales vont piétiner, d'autant plus que celle-ci refuse toujours de garantir la neutralité de l'Empereur à l'égard de l'Espagne en cas de paix séparée. Néanmoins le comte d'Avaux est soulagé par le départ de Trauttmansdorf pour Vienne parce que celui-ci n'a pas réussi à signer une paix séparée avec les plénipotentiaires suédois, ce qu'il redoutait tout comme Servien redoutait la conclusion d'une paix séparée hispano-hollandaise. Les négociations des Français avec la délégation impériale ont repris à l'automne et ont abouti à l'échange d'un traité préliminaire entre le Roi Très Chrétien et l'empereur en novembre 1647.

En même temps, Maximilien de Bavière n'avait cessé de jouer double jeu et de compromettre la conclusion rapide de la paix. Malgré l'armistice signé à Ulm, ses troupes commandées par Jean de Werth ont rejoint les Impériaux, ce qui n'a pas empêché les Suédois de Königsmarck d'assiéger et de prendre Eger. On évoque au cours de l'été la reprise des hostilités avec les Bavarois, ce qui sera une réalité à la fin du mois de septembre. Mazarin décide de renvoyer en Allemagne Turenne, pour qu'il se joigne, avec son armée diminuée par la mutinerie, à ses alliés traditionnels, les troupes de la landgrave de Hesse-Cassel et les Suédois.

On voit donc qu'au cours de l'été 1647 le système d'alliance de la France demeure fragile et que si la Suède n'a pas abandonné le Roi Très Chrétien, comme le redoutait le comte d'Avaux, les Néerlandais se préparent à le faire. En outre la vieille illusion de Mazarin, faire passer la Bavière dans le camp français pour mieux défendre les intérêts du catholicisme en Allemagne, ne résiste pas aux intrigues de Maximilien de Bavière. Il faudra vaincre militairement l'Électeur de Bavière pour faire cesser sa collaboration avec l'Empereur et ce sera chose faite au printemps de 1648.

Ce volume confirme l'impression que le lecteur retire des volumes précédents de la série: comme en 1646 et au premier semestre de 1647, les négociations de Westphalie ne se ramènent pas à la résolution du conflit entre les branches allemandes et espagnoles de la maison d'Autriche d'une part, la France et ses alliés (Suède, Provinces-Unies et princes protestants allemands) d'autre part. En réalité les Provinces-Unies, dominées désormais par un parti de la paix, n'ont plus guère d'intérêts communs avec la France et désirent mettre fin le plus vite

possible aux hostilités. La Suède, au contraire, dominée par un parti belliciste veut tirer parti de sa position militaire avantageuse dans l'Empire, ce qui aggrava les tensions avec la Cour de France.

Il est donc plus que jamais souhaitable que la publication de ces magnifiques volumes et en particulier celle du travail de M. Rohrschneider donne une impulsion nouvelle à la recherche sur la politique étrangère de la France durant la dernière période de la guerre de Trente ans, puisque les documents publiés remettent en cause bien des points tenus pour acquis par l'historiographie française.

Jean BÉRENGER, Paris

Joseph BERGIN, *Crown, Church and Episcopate under Louis XIV*, New Haven, Londres (Yale University Press) 2004, IX-526 p., ISBN 0-300-10356-5, USD 60,00.

Joseph Bergin avait naguère publié une étude fondamentale sur l'épiscopat français entre la fin des guerres de religion et le règne personnel de Louis XIV (*The Making of the French Episcopate. 1589-1661*, Yale University Press, 1996; voir compte rendu dans *Francia* 25/2 (1998), p. 244-246); aujourd'hui, avec la même rigueur et la même précision documentaire, il poursuit son enquête en étudiant cet épiscopat à partir de 1661 et jusqu'à la mort du roi en 1715. Elle lui permet, tout en dissipant de fausses évidences, d'apporter des conclusions tout à fait convaincantes sur les rapports entre l'épiscopat et la société (rang des futurs évêques dans une société très hiérarchisée, rapports avec la Cour, influences qui jouaient dans la désignation des évêques, influences familiales, locales et/ou centrales, etc.), sur la culture théologique des évêques, sur la conception qu'ils se faisaient de leur rôle dans leur diocèse, de la conscience qu'ils avaient, ou qu'ils acquirent peu à peu, de leur place et de leurs devoirs dans la hiérarchie ecclésiastique. Ainsi c'est un ensemble de 250 évêques qui est ici objet d'étude, J. Bergin associant toujours une fine analyse quantitative (que de très précieux tableaux rendent parlante) et l'étude des cas particuliers ou des exceptions: difficile équilibre entre la série et le cas que l'auteur parvient à tenir de façon exemplaire et qui peut servir de modèle pour étudier quelques-uns des grands groupes (parlements, officiers, financiers, etc.) qui structuraient la société d'Ancien Régime. Cette articulation entre la particularité du cas et la généralité du groupe permet à la fois d'élaborer une prosopographie des 250 évêques en un «dictionnaire biographique» de 130 pages extrêmement utile, et de poser les problèmes d'un corps qui n'eut jamais, ni dans son recrutement, ni dans sa plus ou moins grande proximité du pouvoir, ni dans son rapport à des familles et à des lieux, une réelle homogénéité, mais dans lequel se forma peu à peu une conscience ecclésiologique (donc théologique et politique), dont le gallicanisme était un des aspects, pouvant susciter, à la fin du règne, au temps de la bulle *Unigenitus*, des options contradictoires: soutien à Rome par hostilité à toute possible hérésie et partialité, ou bien affirmation, même en face de Rome, de la responsabilité épiscopale et du pouvoir comme du devoir de juger en matière théologique. Corps possédant une conscience commune ou «tour de Babel» (p. 352)? Ni l'un ni l'autre exclusivement, mais un ensemble d'hommes possédant un office qui ne se transmettait ni par hérédité ni par vénalité, mais dans la transmission duquel les liens familiaux, la proximité avec la Cour ou les ministres, la participation à des réseaux s'articulaient avec le mérite personnel; même si l'épiscopat était loin de refléter le résultat d'une promotion au seul mérite au détriment de la naissance ou de la faveur, la présence d'un certain nombre d'outsiders permet de nuancer les classiques jugements sur la rigidité du système de Cour ou l'enthousiasme apologétique sur la promotion posttridentine d'un corps de pasteurs uniformément édifiant.

L'irremplaçable travail de J. Bergin part d'une sorte de géographie de l'Église de France entre 1661 et la mort de Louis XIV avec les créations ou modifications de diocèses, pour